

Christoph Weber

Touch fragments

6 Novembre - 24 Decembre 2022

Galerie Jocelyn Wolff

(...) Toute vie vient d'un unique matériau, la biosphère

Lynn Margulis

Christoph Weber étend la notion de sculpture jusqu'à la conception architecturale moderne ou contemporaine et le potentiel de déconstruction de la matérialité. Avec *Touch fragments*, l'artiste explore les paysages hantés et *espacetempsmatérialisant* décrit par Karen Barad, physicienne et théoricienne féministe américaine du « réalisme agenciel » : « le toucher n'est jamais pur ou innocent. Il est inséparable du champ des relations différentielles qui le constituent. »¹ Le monde est fait d'un enchevêtrement d'organismes « sociaux » et « naturels ».

Si le point de départ de cette exposition est celui d'un ensemble de prélèvements, de surfaces « volées » par empreinte de murs de calcaire et de moulages de colonnes en béton, il est surtout celui de l'existence de la matière et de ses propriétés. L'artiste dissèque et découpe des « réalités locales » de la ville de Vienne où il vit et travaille. Toujours sur la brèche, tactiles et techniques, organiques et sédimentées, ses oeuvres s'inscrivent dans une politique de la matière qui désarme littéralement le béton, masse brute et vivante que Christoph Weber intégra dans sa pratique sculpturale à la suite d'une réflexion sur les crises géopolitiques du Moyen-Orient. Matériau témoin de notre époque, le béton, constitué de granulats naturels (siliceux ou calcaire), de ciment et d'eau, a colonisé nos paysages urbains au nom de l'efficacité et du progrès avec un habitat standardisé, mondialisé qui se reproduit et se détruit à l'infini.

Les formes produites incarnent tant l'autorité, la subversion que l'émancipation : elles sont connectées aux relations de pouvoir et à la possibilité d'une résistance.² C'est aux confins de la géologie, de la physique quantique et de la philosophie politique que Christoph Weber élabore cette contre-histoire de la matière, voire une histoire secrète du béton, entre optique et tactilité, entre naturel et artificialité. Les limites de la sculpture sont repoussées dans une reformulation de l'art conceptuel et minimal: elles accentuent une fragilité, une faille qui ne cessent de contredire les caractéristiques physico-chimiques du

béton. Au seuil de leur chute, de leur disparition ou de leur forme spectrale, la friction entre abstraction et réalité se manifeste avec les tirages photographiques d'empreintes faites en silicone à échelle 1. Une anthropologie du contact et de la ressemblance³, est repensée et expérimentée avec des empreintes sur papier, un grand moulage en cire d'abeilles, des pierres de calcaire propulsées sur des blocs de béton posés au sol. Ces oeuvres sont les survivances d'un référent qui a disparu, qui est absent. La dialectique entre la forme et la contre-forme, entre le creux et le plein prend ici tout son poids : la matière agit et se politise en se racontant de l'intérieur. Son existence quasi fantomatique est troublée par le jeu réversible du négatif et du positif, du semblable et de la différence. Une tension se dégage de ce désir scopique d'entrer dans la matière.

Tout bascule dans cette zone de contact qui matérialise une géographie de la domination (David Harvey). sous la pression des lobbyistes du gros œuvre, le béton est, selon le philosophe Anselm Jappe, une « arme de construction massive du capitalisme »⁴ aux conséquences écologiques et sanitaires désastreuses : extraction massive de sable et de gravier, surconsommation d'énergie et des émissions de CO₂⁵, nocivité pour la santé humaine et stérilisation des sols. C'est aussi au béton des tours urbaines des années 1950-1970 qu'Achille Mbembé, Historien et philosophe, emprunte le concept de brutalisme à la pensée architecturale. Avec ce poids des matières brutes, il réinvestit la question d'un *avenir-machine*, un *avenir-matière*, et plaide pour une refondation de la communauté humaine, en solidarité avec l'ensemble du vivant.

Les processus de production des villes surgissent dans un aller-retour entre l'extérieur et l'intérieur mettant en relation ces œuvres de Christoph Weber avec les réalités sociales de la ville de Romainville, comme une vibration, une énergie, une force géologique voire cosmique. Entre attraction et répulsion, une écologie affective n'advient cependant qu'à condition de réparer ce qui a été brisé.

Texte par Marianne Derrien

1. Karen Barad, *On Touching—The Inhuman That Therefore I Am (v1.1)*, *Differences*, volume 23, Issue 3, 2012

2. Rosi Braidotti, *Posthuman Feminism*, Cambridge, Polity Press, 2021

3. Georges Didi-Huberman, *La ressemblance par contact: Archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2008

4. Anselm Jappe, *Béton, Arme de construction massive du capitalisme*, Paris, Éditions L'Échappée, 2020

5. La technosphère, concept imaginé par le géologue et ingénieur américain Peter Hoff, professeur émérite à Duke University, aux États-Unis, comprend la masse de CO₂ émise par l'industrie et qui désigne la partie physique de l'environnement affecté par les modifications d'origine anthropique.



> plus d'informations